

vient d'une chapelle dédiée à sainte Mamilla, femme pieuse qui, au temps de Chosroës, avait fait ensevelir en ce lieu les restes des martyrs. Il est de construction très ancienne, et on pourrait l'identifier avec l'étang supérieur près duquel Isaïe alla rassurer Achaz, en prophétisant contre Israël et la Syrie, « ces deux bouts de tisons fumants » que Jéhovah se chargeait d'éteindre. Ici encore aurait été faite la grande promesse messianique : « Une Vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel. »

Tout en nous honorant d'un accueil poli, le docteur Schick, à qui nous exposons le but de notre visite, soulève quelques difficultés sur l'inopportunité du jour. C'est dimanche, et il considère, je ne sais trop pourquoi, l'exhibition de son temple comme une œuvre servile. Enfin nous parvenons à lui former la conscience, et, malgré les inquiétudes persévérantes de sa pieuse femme, il nous explique son petit chef-d'œuvre en le démontant pièce à pièce. C'est très ingénieux. Il a construit d'abord le rocher du Moriah avec les citernes qu'il renferme et les inégalités de terrain constatées par les sondages ou les fouilles de tous les explorateurs. Sur cette base il édifie d'abord le temple de Salomon, dont les pièces s'enlèvent pour faire place, quand on le veut, aux combinaisons dernières du temple d'Hérode. Ses théories sur certains détails peuvent être discutées, mais l'excellence de l'ensemble est incontestable. Après l'avoir vivement remercié et pris une de ses collections

photographiques, nous visitons l'établissement des Russes. C'est vraiment digne d'un grand empire. Consulat, mission, hospice, hôpitaux, chapelle, tout est là dans les meilleures conditions d'hygiène, de sécurité et même de beauté architecturale.

La France commence, elle aussi, à bâtir pour ses pèlerins. Un vaillant chrétien, M. de Piellat, soutenu par les RR. PP. Augustins de l'Assomption, a pris l'initiative, et plus d'une famille chrétienne a déjà envoyé son offrande pour bâtir à l'hôtellerie de Notre-Dame de France une cellule sous le vocable du saint protecteur qu'elle se choisissait. Les vieux noms de la patrie émaillent çà et là la glorieuse liste des donateurs et des protecteurs. Geneviève de Paris, Germaine de Toulouse, Jeanne d'Arc, ont leurs fenêtres dans le bel édifice à côté de celles d'Hilaire de Poitiers, de Bernard de Clairvaux, de Godefroi de Bouillon. L'œuvre, déjà fortement esquissée, sera splendide. Elle dominera tout ce réseau de fondations françaises qui enlace la Ville sainte : Orphelinat de Saint-Pierre à l'occident, Frères des Écoles chrétiennes plus près de nous, Pères Dominicains à notre gauche, Dames de Sion et Pères d'Afrique au nord du Haram, Carmélites du *Pater* au mont des Oliviers, Fils du P. d'Alzon au mont Sion, sœurs de Saint-Joseph et de Saint-François au milieu du peuple, filles de la Charité, que l'Arabe appelle les *oiseaux blancs* ou les colombes bénies, au chevet de toutes les souffrances et à la tête des œuvres les plus héroïques.

Au sommet de la coupole centrale, à côté de la croix flottera notre drapeau, et à l'ombre de ces deux symboles, également sacrés, se grouperont tous les cœurs amis pour crier à Dieu : « Oubliez ses fautes, car voici ses charités et sa foi ! Vive la France ! » Ce sont nos chevaliers qui, les premiers de tous, plantèrent les fanions français sur la brèche quand, il y a huit siècles, on força les murs de Jérusalem. Noblesse oblige. En fait de générosité et de vaillance, c'est à nous de marquer le pas.

Lundi, 26 mars.

Je vais dire la messe au Calvaire et répandre une dernière fois mon âme en ce lieu, le plus auguste que je connaisse ici. Demain nous partons.

A la sortie du Saint-Sépulcre, je visite l'ancien hôpital des Chevaliers de Saint-Jean. Il a été donné à la Prusse par le sultan en 1869. Là où furent les preux du moyen âge, l'islamisme avait mis d'abord un khan, et puis rien. On a commencé de déblayer ces immenses ruines. Des citernes, dont les voûtes mesurent seize mètres de haut, ont été mises à jour. Des colonnes ont été retrouvées. Ce qui m'y intéresse plus particulièrement, ce sont les traces de la seconde enceinte, qui se retrouve ici dans la direction même du mur déjà visité aux fouilles des Russes.

Je vais ensuite présenter mes devoirs au revé-

rendissime P. Custode des Saint Lieux, et j'apprécie sa parfaite aménité. Il a pour vicaire un de mes compatriotes, âme ardente, loyale et capable de courageuses et nécessaires innovations, si on lui laissait quelque initiative. Le couvent de Saint-Sauveur, comme distribution, architecture et développement, m'a paru bien insuffisant.

Nous déjeunons chez notre consul général, M. Ledoux. La conversation roule sur le protectorat français, question mise à l'ordre du jour par l'influence italienne et allemande sur le personnel de quelques couvents. La France a ici des droits séculaires et assez chèrement acquis pour être imprescriptibles. Il n'appartient à aucun des moines qui relèvent directement de la Propagande de les méconnaître. Le pape d'ailleurs se dispose à les consacrer par une communication officielle adressée à ces religieux, qui menacent de devenir plus nationaux que catholiques. On n'est pas peu étonné de trouver exposés dans leurs parloirs les portraits du roi et de la reine d'Italie, et d'apprendre que l'anniversaire de la naissance du roi Humbert s'y célèbre au son des cloches et par des offices solennels. Quand même ce prince ne serait pas l'usurpateur du domaine pontifical, on ne voit guère ce qu'il vient faire ici. Est-il le bienfaiteur des maisons relevant de la Propagande, lui qui a dépouillé de ses biens la Propagande elle-même ? Que des communautés indépendantes puissent avoir à cœur d'honorer leurs protecteurs et marquent, si cela leur plaît, leurs préférences nationales, cela peut se com-

prendre. Les hommes de la Propagande vivent de ressources catholiques, et doivent demeurer dans tout leur apostolat exclusivement catholiques.

M<sup>me</sup> Ledoux est une femme très aimable et distinguée. Nous avons été heureux de respirer un peu d'air français. Pour rendre l'illusion plus complète, un groupe de jeunes gens est arrivé à la fin du repas. J'aime tant de donner une poignée de main à cette belle jeunesse et de lui souffler dans l'âme un peu d'enthousiasme pour les belles choses et les grandes idées. Celle-ci n'en avait pas besoin. Quand, à vingt ans, on a le goût d'un voyage en Palestine, c'est qu'on a vu plus haut que le boulevard et plus loin que son château.

En sortant, je désire examiner la partie du rempart qui va de l'angle nord-ouest à la porte de Damas.

A Quasr-Djaloud, et non pas plus haut, fut réellement la tour Psephinos. Le terrain est ici assez élevé (784 mètres) pour permettre de voir, du sommet d'une tour haute elle-même de soixante-dix coudées, l'Arabie au levant et les dernières terres juives jusqu'à la mer, au couchant, comme le prétend Josèphe<sup>1</sup>. Les traces du mur d'Agrippa dans la direction du nord ne vont pas plus loin. On peut, au contraire, les suivre en se dirigeant vers l'est, où elles s'identifient le plus souvent avec le rempart actuel. Nous cherchons jusqu'à deux cents mètres vers le nord les *aggeres* de Titus, que

<sup>1</sup> B. J., v, 4, 3.

M. de Sauley avait observés. Certaines levées de terre (*vallum*), sur lesquelles s'établissaient les palissades et des affaissements parallèles de terrain correspondant aux tranchées qui les précédaient (*fossa*), semblent indiquer, en effet, des travaux stratégiques fort anciens. Est-ce l'œuvre des Romains ou des Croisés?

Voilà que nous avons fini de tout voir dans cette ville où nous n'avons le temps de rien découvrir. C'est notre dernière soirée. Tandis que mon ami rentre pour boucler ses malles ou se reposer, j'arrive chez les Dames de Sion. Je sens le besoin de contempler une dernière fois, du haut de leur belle terrasse, l'ensemble de la cité sainte. L'assistante de la supérieure veut m'y suivre. Lui est-il agréable d'entrevoir les émotions d'un pèlerin à la veille de quitter ce qu'il est venu de si loin étudier et vénérer? Cette femme est intelligente, et je sens tout d'abord que son âme est en haut. Elle ne me gêne pas.

Le soleil couchant dore de ses rayons les rares arbres qui dominent le mont Sion, et la ville s'étend à mes pieds comme un linceul gris en s'inclinant de l'occident à l'orient. Aucun cri de joie, d'enthousiasme, de vie, ne monte de là-bas. On dirait que le linceul couvre un sépulcre.

Et c'est vrai. Il n'y a ici qu'un immense tombeau, comme je l'avais senti dès le premier jour, et tous les efforts de la science sont encore demeurés impuissants à reconstituer le squelette glorieux qu'il renferme.

Combien y eut-il de collines? Où furent-elles? Combien de vallées? Dans quelles directions? Nul ne peut le dire. Après cela, comment ressusciter la vieille ville? Où passèrent sûrement les trois enceintes? Nous avons fait des hypothèses, et rien de plus.

Une forte dépression de terrain allant du sud au nord, le long du mur occidental du temple, demeure encore parfaitement visible, et les fouilles des Anglais ont prouvé que la Jérusalem d'autrefois, étagée sur le versant de deux collines, descendait au moins jusqu'à vingt-cinq mètres au-dessous du sol actuel. Mais, à partir du Mehkémèh, mon œil ne la suit plus. Tourne-t-elle à la rue de la Chaîne vers la porte de Jaffa? Il me le semble. Les découvertes du sol antique, à dix-sept mètres de profondeur, derrière le Moristân, ne contredisent pas cette impression. A ce compte, des quatre montagnes mentionnées par Josèphe, la première, où furent la Ville Haute et le Marché Supérieur, aurait été entourée par la vallée de Hinnom et le Tyropéon dans son inflexion vers la porte de Jaffa ou la citadelle de David. Elle renfermait le palais d'Hérode à l'ouest et celui d'Agrippa à l'est. La seconde, Akra, comprenant Ophel et le Moriah avec leurs célèbres monuments, se serait trouvée enveloppée par le Tyropéon dans son prolongement vers la porte actuelle de Damas, et par le Cédron dans sa bifurcation vers Bézétha. La troisième, limitée par les deux bras du Tyropéon, qui se dirigeait vers le nord et vers l'ouest, aurait fait

face aux deux premières, tandis qu'au nord la quatrième, Bézétha, aurait été entourée par l'extrémité septentrionale du Tyropéon et la vallée allant de la porte des Fleurs vers le Cédron? Hélas! que valent ces suppositions?

Plus mon esprit cherche à se former une image précise du passé, plus il est troublé, heurté, désespéré par les assertions les plus contradictoires. Est-ce donc ici le livre scellé où nul ne pourra jamais lire? la tour de Babel où les savants devront désespérer de s'entendre?

Et pourtant il semble bien légitime, ce désir de nos cœurs, qui voudraient reconstituer le cadre d'un passé autrement glorieux que celui de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Grèce. Sans doute le cadre n'est pas nécessaire pour faire comprendre, aimer et adorer à travers les siècles la divine physionomie qu'il devrait mettre en relief. Mais quel triomphe pour notre foi et notre amour si nous pouvions rétablir ce que les hommes et les siècles nous ont ravi!

Et ma tête est tombée dans mes deux mains, et, accoudé sur l'acrotère de la terrasse, je n'ai plus voulu rien regarder. Et alors toutes les voix du passé retentissaient à mon oreille. Les prophètes, aux portes de la ville, disaient leurs oracles; David, devant l'arche, chantait ses hymnes; Salomon, dans son palais, prononçait ses sages sentences; Dieu, dans son temple, répandait sa gloire; Israël criait: « Hosanna! » Jésus annonçait le salut; les apôtres, dans toutes les langues du monde,

évangélisaient les multitudes. Ce concert de voix heureuses étouffait les autres bruits de scandale, d'impiété, de fureur déicide.

O Jérusalem, lève-toi brillante, car ta lumière arrive,  
Et la gloire de l'Éternel se répand sur toi.  
Qui sont ceux qui volent comme des nuées,  
Comme des colombes vers leurs colombiers ?  
Les fils de l'étranger rebâtiront tes murs,  
Et leurs rois deviendront tes serviteurs,  
Tes portes seront toujours ouvertes,  
Et je glorifierai la place où reposent mes pieds.

Oh! que cette prophétie d'Isaïe s'accomplisse!  
Aux nations chrétiennes de comprendre qu'il est  
temps d'affirmer leurs droits sur leur antique ber-  
ceau; qu'elles bâtissent leurs palais comme une  
garde d'honneur autour de l'enceinte sacrée, et  
qu'à l'heure venue, d'un signe auquel on ne résiste  
pas, elles marquent à Mahomet qu'il est temps de  
quitter la place. Alors nous enverrons tous nos  
travailleurs pour enlever la poussière des siècles  
amoncelée sur cet écrin précieux entre tous, puis,  
fiers de notre œuvre et de nos sacrifices, nous  
montrerons au monde Jérusalem, que la piété et la  
science auront enfin tirée de son séculaire tom-  
beau.

Je crois que la bonne sœur a répondu : *Amen.*

Avant de me coucher, j'ai tenu à constater qu'à  
dix heures du soir la pleine lune laisse à peu près  
dans l'ombre la vallée du Cédron. Je l'avais sup-  
posé dans ma *Vie de Notre-Seigneur*, à propos des

lanternes que portaient les émissaires chargés de  
saisir Jésus. C'est parfaitement exact. Ce qui l'est  
encore, c'est la parole de l'époux : « Ma tête est  
pleine de rosée, et mes cheveux humides des gouttes  
de la nuit. » Il n'a pas plu depuis très longtemps,  
mais la nuit n'en est ni moins fraîche ni moins hu-  
mide.

Mardi, 27 mars.

A cinq heures nous étions sur pied pour partir;  
à onze heures nous discutons encore avec le loueur  
de palanquins, homme d'insigne mauvaise foi. Le  
dorgman est faible et incapable de se faire rendre  
justice. Notre droit semble parfaitement établi. On  
nous offre des palanquins très inférieurs à ceux  
que nous avons choisis; nous n'en voulons pas.  
Il faut faire intervenir le cawas du consulat. Ce  
sont des cris, des menaces, des mensonges, des  
injures, des imprécations, des supplications à  
n'en plus finir. Deux, trois, quatre palanquins  
arrivent, mais jamais ceux de l'avant-veille. On ne  
saurait s'imaginer tout ce qu'il y a de ruse, d'hypo-  
crisie, de souplesse dans la chemise d'un Orien-  
tal. Je ne m'étonne pas de cette interminable  
succession de querelles religieuses qui, depuis  
Arius et même avant, ont divisé, désolé, perdu  
ces pays où la duplicité, la tromperie, la mal-  
honnêteté à fortes doses sont le grand mérite de

l'homme et son principal élément de succès dans la vie.

Comme finalement il faut se mettre en marche, j'installe mon ami dans le plus commode des deux véhicules et je grimpe dans le second. Les PP. Dominicains, à qui nous avons témoigné toute notre reconnaissance pour leur si douce hospitalité, nous serrent une dernière fois la main et nous regardent partir, non sans inquiétude, car nos attelages semblent peu faits au nouveau système de locomotion. Allons ! à la garde de Dieu !

Cinq mulets, dont quatre pour nos palanquins et un pour les bagages ; deux ânes pour les provisions, un cheval pour le drogman, enfin cinq hommes pour les bêtes ou pour nous : voilà le total de la caravane. Moukres et mulets semblent alertes et solides. Je marche en tête, parce qu'on m'a fait honneur du moukre principal, le jeune Abeth, qui connaît le pays mieux que le drogman, mais qui, en dehors de l'arabe, ne comprend pas un traitre mot de quoi que ce soit. Sa physionomie sauvage me rappelle les têtes de Turc que nos enfants cueillaient au bout de leurs sabres, à nos carrousels du collège. Sale, borgne, l'air idiot ou farouche, taciturne et effrayant, il est d'une force prodigieuse à dix-neuf ans. Sur son bras il me soulève et me transporte comme un jeune bébé, ce qu'hélas ! je ne suis plus. Dompter ce sauvage me tente. Parions qu'avant d'arriver à Damas j'aurai fait sa conquête.

Nous remarquons à gauche la butte des Cendres.

On sait que, malgré la tradition populaire, qui voit, dans ces amas considérables de cendres jaunâtres, les résidus agglomérés des savonneries de Jérusalem, M. de Saulcy aimait mieux y chercher, d'après certaines indications scripturaires, les restes des holocaustes du Temple. L'analyse a démontré que c'était là des cendres de charbon ou de bois, mais non d'animaux consumés. Il est donc resté pour toute consolation à notre ingénieux explorateur le droit de supposer qu'elles provenaient des brasiers ayant servi aux sacrifices. Malheureusement encore pour cette dernière hypothèse, nous trouverons à Naplouse, à Damas, à Tripoli, et partout où l'industrie des savons est répandue, des monticules semblables.

A droite, nous laissons le tombeau des Rois, puis l'Ouely-du-Cheïk-Djerra, et suivant toujours la voie romaine, aussi détestable ici que vers Hébron ou Jéricho, à travers les roches fixes et les pierres roulantes, nous traversons la vallée supérieure du Cédron, pour atteindre bientôt la hauteur dite du Scopus. On croit qu'ici Cestius Gallus, et ensuite Titus, assirent leur camp à sept stades de Jérusalem<sup>1</sup>. Quatre siècles avant, le grand prêtre Jaddus, paré, comme ses lévites, de ses plus beaux ornements, et suivi du peuple en longs vêtements blancs, y serait venu au-devant de cet Alexandre devant qui la terre n'avait plus qu'à se taire<sup>2</sup>. En

<sup>1</sup> B. J., II, 19, 4 ; v, 2, 3.

<sup>2</sup> Josèphe dit que le nom hébraïque du lieu était Sapha, en grec Σαφα, *Endroit d'où l'on voit*.

lisant sur la plaque d'or qui ornait la tiare du pontife le nom de Jéhovah, le fils de Philippe fut tout à coup saisi par une intuition subite de la vérité, ou, comme il s'en expliqua avec Parménion, par la réminiscence d'un songe qui l'avait étrangement préoccupé depuis son départ de Macédoine. Devant ses compagnons d'armes il s'inclina pour adorer le nom du Très-Haut, et donnant une cordiale poignée de main à Jaddus, il se dirigea vers Jérusalem au milieu des acclamations enthousiastes du peuple, et des prêtres qui couraient autour de lui. Arrivé au temple, il offrit à l'Éternel un sacrifice d'après les rites que lui marquèrent les prêtres; et ayant lu la prophétie de Daniel sur l'empire des Grecs succédant à celui des Perses, il témoigna à toute la nation la plus grande bienveillance<sup>1</sup>. La distance d'ici à Jérusalem est de plus de sept stades, car nous marchons depuis une demi-heure. Cette observation assez naturelle me fait hésiter à identifier le Scopus avec le lieu où nous sommes, d'autant que Josèphe semble supposer non pas qu'un ravin le séparait de Jérusalem, mais qu'il était le plateau même touchant immédiatement à la partie septentrionale de la ville<sup>2</sup>. Peut-être en mettant le Scopus

<sup>1</sup> *Antiq.*, xi, 8, 5.

<sup>2</sup> Κατὰ τῷ βορείῳ κλίματι τῆς πόλεως χαμαλὸς συνάπτων ὁ χώρος ἐτύμως Σκοπὸςωνόμασται, τῆς δὲ πόλεως σταδίουσ ἐπτὰ διέχων. (*B. J.*, v, 2, 3.) *Comp.* ii, 19, 4, où il est dit que Cestius poursuivit les Juifs jusqu'à Jérusalem, μέχρις, et qu'il établit là, dans le voisinage immédiat de la ville, son camp, au lieu dit Scopus, éloigné de sept stades.

seulement à la hauteur du tombeau des Rois, ou mieux encore vers l'occident, à la butte des Cendres, serait-on plus exactement dans l'indication topographique de cet auteur. On n'aurait pas à franchir le ravin, et on resterait d'abord dans le périmètre des sept stades catégoriquement désignés, et surtout au point probable par où Alexandre et Titus, venant l'un de Gaza et l'autre des bords de la mer, durent aborder la ville.

Nous nous arrêtons pour contempler une dernière fois cette Jérusalem maudite du ciel, et vénérée de la terre. Les cloches y chantent l'angélus. Nos âmes montent avec leurs voix pour louer, admirer, adorer l'œuvre prodigieuse de Dieu au milieu des siècles, préparée à Nazareth où nous allons, et consommée là-bas sur ce Calvaire que nous quittons. *Opus tuum in medio annorum!* disons-nous en étendant nos bras vers la cité sainte. Dieu a parlé, a agi, a été maudit, acclamé, crucifié, glorifié là. Et notre dernier regard s'arrache avec un dernier geste d'adieu de ce coin de terre où nous avons passé de si heureux jours, et éprouvé de si saintes émotions.

Comme pour accroître nos regrets, le pays devient absolument désolé. Nous entrons dans un désert de pierres. Si parfois au sommet d'un monticule on croit distinguer quelques habitations, l'illusion cesse quand on se rapproche. Les maisons entrevues de loin n'étaient que des rochers. On ne trouve plus d'arbres. S'il en reste quelqu'un, échappé à la dévastation générale, il a été

décapité par la tempête ou saccagé par les Arabes, qui en ont coupé les branches pour faire du feu ou pour nourrir leurs chameaux. Des champs séparés par de petits murs semblent avoir été ensemencés; mais, soit incurie du paysan, soit sécheresse exceptionnelle de l'année, une pâle et maigre verdure se détache à peine sur ces fonds grisâtres, où la terre végétale est littéralement couverte par des amas de pierres plates et glissantes.

Sur notre gauche, au sommet d'une série d'assises calcaires pittoresquement échafaudées, et formant un mamelon isolé à près de neuf cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et à quatre kilomètres de nous, se détache une mosquée avec son blanc minaret. C'est Néby-Samouïl, le Mont-Joie des Croisés. La mosquée a pris la place d'une église bâtie par les Prémontrés au commencement du xii<sup>e</sup> siècle. Le couvent qui s'y rattachait a été complètement détruit, et ses pierres ont servi à édifier une vingtaine de pauvres maisons constituant le petit village.

Il semble que c'est seulement après le vii<sup>e</sup> siècle que le nom de Samuel a été attaché à cette montagne, peut-être avec aussi peu de raison que celui de Jérémie à l'église de Kiriet-el-Anab. Les Arabes prétendent y montrer dans la petite mosquée le tombeau du grand juge d'Israël. Il est authentique comme celui de David au Cénacle, ou le siège de Salomon au Haram-es-Chérif. Saint Jérôme<sup>1</sup> nous dit qu'au commencement du v<sup>e</sup> siècle,

<sup>1</sup> *Contra Vigilant.*

par les soins d'Arcadius, les restes de Samuel furent transportés d'un point de la Judée, qu'il ne nomme pas, en Thrace, et que de Palestine à Chalcédoine la foi des peuples leur fit une perpétuelle ovation. Nicéphore ajoute que de Chalcédoine on les envoya à Constantinople, où ils furent déposés dans une église, près du palais de l'Hebdomon. Il est évident que, comme Souba, ce point culminant a dû jadis servir d'assiette à une cité importante. Est-ce Maspha de Benjamin, où le peuple tenait jadis des assemblées solennelles? Est-ce Ramathaïm-Sophim, la patrie de Samuel? La première hypothèse s'appuie sur l'étymologie de *Maspha* ou *Mitspah*, « Observatoire élevé », et sur sa situation indiquée « en face de Jérusalem » par le livre des Machabées<sup>1</sup>. Si elle était fondée, il faudrait sauler autour de cette hauteur les souvenirs d'Israël jurant de punir les Benjamistes qui avaient violé et tué la femme du lévite d'Éphraïm<sup>2</sup>; de Samuel, jugeant et purifiant le peuple qui renonçait au culte des faux dieux<sup>3</sup>; de Saül proclamé roi; de Godolias massacré par Ismaël, et des soixante et dix Éphraïmites suppliants, égorgés et jetés par ce même envoyé des Ammonites dans la piscine du roi Asa<sup>4</sup>. Mais cette Maspha, célèbre dans l'histoire du peuple de Dieu, n'a pu se trouver ici, au centre même de la tribu de Benjamin. Sa proximité de

<sup>1</sup> I Mach., III, 46.

<sup>2</sup> Juges, xx, 1.

<sup>3</sup> I Rois, VII, 4-6.

<sup>4</sup> Jérémie, xxxix, xl et xli.